

## Notes de lecture

---

Volume 10, Number 5-6, September–December 1968

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29569ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

(1968). Review of [Notes de lecture]. *Liberté*, 10(5-6), 97–103.

## *notes de lecture*

### *POESIE DES QUATRE COINS DU MONDE*

C'est un assez étrange recueil que celui de Madame Andrée Apperelle. Etrange, parce que l'on est d'abord sensible au procédé (qui consiste à placer le même adverbe — quand, quoi, ainsi, là — au début de chaque paragraphe d'un même poème) mais étrange aussi dans sa volonté de rigueur ou de rigidité, dans cette façon d'affirmer constamment, d'employer sans relâche et jusqu'à épuisement, les temps forts des conjugaisons:

«Oui  
Savoir  
longuement caresser  
son manteau  
l'apprivoiser  
avant de s'en vêtir  
mettre l'amour  
jusque dans  
les ampoules des mains».

Le recueil contient des pages subtilement érotiques mais hélas! froides, distantes. Effacées. Comme des regrets.

Tout cela finit par créer un assez curieux effet: comme un grincement, ou un acharnement inutile.

\* \* \*

L'une des grandes poésies du monde nous est trop peu connue. Et pourtant qu'ils soient du Brésil, du Chili ou du Guatemala, les poètes latino-américains ont chanté leurs terres et la révolution avec une vigueur extraordinaire.

Les poèmes de l'un deux, Roberto Juarroz (poète argentin), dans leur traduction française de Fernand Verhesen, sont élégants et bien construits, sûrs d'eux-mêmes. Ils n'ont cependant pas la force des plus grands.

Dans la préface du recueil, l'auteur écrit: «Il y a, au coeur de ma poésie, la conviction que la pensée est plus concrète que toute la matière du monde. C'est pourquoi, au coeur de ma poésie, il y a aussi un visage.

Toute vie n'est qu'une intention, l'annonce ou le commencement d'un geste. La poésie est intention, mais son attitude est telle qu'elle semble être quelque chose de plus. L'homme et son langage reculant implacablement leurs limites, débarrassés de tout ce qui ne serait pas limite, se débarrassant de ce qui l'est maintenant. Suprême affirmation, elle est cependant au plus près de la suprême négation. La grandeur concrète de la poésie, comme celle de la vie, consiste à n'être pas faite. Un saut toujours au-delà, le saut qui nous rend possibles.

Toute oeuvre, de l'intérieur, est un échec. Mais je crois que j'ai cherché quelque chose d'autre. Et, de l'intérieur ou de l'extérieur, cette recherche n'est pas un échec».

\* \* \*

Le livre que Katia Granoff vient de publier aux Editions Seghers est d'abord un beau livre. Sous le titre «Reflets d'Israël» l'auteur a groupé des poèmes inspirés par le passé et le présent de la terre et du peuple juifs, avec des photos qui sont admirables et deviennent poèmes par elles-mêmes. Photos actuelles, mais aussi photos de pierres, de mers, de ruelles, d'arbres, qui toutes à leur manière témoignent d'une même foi. On la retrouve aussi, cette foi, dans les poèmes inspirés par l'histoire des civilisations qu'a portées ce pays.

Un recueil de poèmes qui est en même temps un guide du pays.

\* \* \*

Roland Busselen est un jeune poète belge. Il est prolifique et son sixième recueil qui vient de paraître chez Seghers nous prouve une fois de plus qu'il est l'un des plus vigoureux jeunes poètes de son pays. Roland Busselen dirige aussi, à Bruxelles, la très belle revue L'VII qui est consacrée exclusivement à la poésie.

Busselen est préoccupé par la solitude de l'homme et ses poèmes sont très souvent un appel vers un autre, vers un partage:

«Solitaire solitaire une dernière fois

Comme à la première je nais d'un cri au fond des soirs».

Les poèmes de Roland Busselen empruntent au lyrisme toutes ses magies: ils appartiennent au chant. Je voudrais transcrire ici un poème qui me paraît beau et touchant et qui est assez représentatif de l'ensemble du recueil:

«hiver  
le gel des sources fixe le dieu qui tremble  
en hâte le cri de l'hiver  
fuit vers l'azur d'eau polie  
pressé d'en finir  
à quel cri survivrai-je  
de mon visage je heurte  
le grand Paon rose du ciel  
je fais hurler mon pas pressé  
et l'ivresse d'en mourir  
l'arbre se met à danser avec ses regards  
et n'a de cesse que je m'écrase au sol  
ainsi mes larmes empêcheront les ornières de geler».

J.-G. P.

\* \* \*

*LE PETIT MATIN* de Christine de Rivoyre, Editions Grasset, Paris 1968, 304 pages.

Délaissant les histoires un peu légères et fort parisiennes qu'elle racontait avec grand talent — je me souviens en particulier des *Sultans*, paru en 1966 — Christine de Rivoyre dans ce sixième roman, limite son sujet à un seul personnage et à travers lui (une adolescente) nous trace un tableau tout en nuances d'une période troublée de la dernière guerre.

Nina, la jeune fille, a 17 ans, en 1941. Elle vit dans les Landes et la guerre pour elle a peu de signification. Protégée par son père, détestée de sa grand-mère et de sa tante, elle vit avec le souvenir lointain de sa mère mais surtout dans l'amour tendre de son cousin et en amitié très poussée pour ses chevaux. A ce titre, le roman tient parfois du traité d'équitation ou du parfait petit manuel de l'éleveur de chevaux. L'auteur raconte, à un moment donné, la naissance d'un poulain avec un réalisme et une précision exceptionnels.

- (1) *AU CREUX DES MOTS*, poèmes par Andrée Appercelle, Editions Pierre Jean Oswald, Paris 1967, 96 pages.
- (2) *POESIE VERTICALE*, par Roberto Juarroz, version française de Fernand Verhesen, Editions Rencontre, Lausanne 1968, 96 pages.
- (3) *REFLETS D'ISRAEL*, poèmes par Katia Granoff, Editions Seghers, Paris 1968, 128 pages.
- (4) *UN QUELQU'UN*, poèmes de Roland Busselen, Editions Seghers, Paris 1968, 152 pages.

Les Allemands ont réquisitionné la maison où vit la jeune fille, mais cela ne l'ennuie pas trop. Elle est ailleurs, avec ses bêtes, dans la nature, en paix avec elle-même.

Une fois que son cousin aura rejoint le maquis, elle continuera son existence tranquille, acceptera la présence à ses côtés, dans ses promenades, d'un officier allemand dont l'auteur, rapidement, nous trace un portrait fort sympathique. L'officier aime les chevaux, et quand la jeune fille devient sa maîtresse, on se demande si elle l'aime vraiment ou si elle se laisse plutôt porter par une facilité de vivre, par une pureté profonde et lumineuse.

A la fin de la guerre elle apprendra la mort de son cousin dont elle est toujours amoureuse, et décidera de tuer l'officier allemand qui était revenu en France pour vivre avec elle.

Le roman de Madame de Rivoyre est plein de tendresse. La guerre, vue par cette jeune fille oublieuse, ressemble à un jeu parfois cruel sans doute, mais qui ne touche pas réellement. Un jeu du coeur et de la nature, qui n'est pas sans gravité, sans mélancolie.

Sans mettre en cause l'honnêteté de l'auteur et la véracité factuelle de l'histoire qui nous est racontée, je ne puis cependant m'empêcher d'éprouver un certain malaise devant ces portraits de bons Allemands, protecteurs des chevaux et des petites filles. Ceux de Dachau et d'Auschwitz aussi, aimaient beaucoup Beethoven et Schumann, le soir, à la maison, après leur dure journée de travail...

J.-G. P.

*NOUS SOMMES 17 SOUS UNE LUNE TROP PETITE*, roman de Michel Ragon, éditions Albin Michel, Paris 1961, 232 pages.

Michel Ragon a exploré toutes les avenues qui s'offrent à l'écrivain: critique d'art, essayiste et romancier, il a aussi publié des livres admirables qui tiennent du récit de voyage et de l'essai sociologique.

Son récent livre, «Nous sommes 17 sous une lune trop petite», qui se nomme roman est à la fois une critique féroce de la société universelle de même qu'un essai politique de toute première valeur qui, sous le couvert de l'affabulation romanesque dépasse parfois les essais plus sérieux de cette science en mouvement.

Ce récit est celui d'un révolutionnaire qui parcourt le monde et suscite de-ci de-là les grands événements. Tout cela aurait pu être facile, mais Michel Ragon, au-delà du récit proprement dit, introduit dans cette histoire souvent immonde une part de critique et d'ironie que l'on retrouve rarement, qu'il s'agisse de Cuba, du Viet-Nam ou de pays imaginaires.

C'est un livre trouble, il faut bien le dire, cruel la plupart du temps, mais de ce fait vrai puisqu'il décrit la condition humaine et son avidité de façon très réaliste.

Ce livre, après les événements que le monde vient de connaître, est à méditer longuement.

J.-G. P.

*LA SUEDE*, par Dominik Birmann, Editions Rencontre 1968, 192 pages. Collection Atlas des Voyages.

Les Danois, qui sont gens d'esprit, prétendent que «l'Orient commence à Malmö». Au-delà du détroit du Sund, à quinze minutes d'avion à peine, ou quatre-vingt-dix de bateau, de Copenhague — dernier poste d'une certaine manière continentale de vivre et de sentir — commence un autre univers, fascinant et déconcertant. Mais non, ce n'est pas l'Asie, ni même un Nouveau-Monde. Un peuple germanique y vit, que mille liens rattachent au vieux patrimoine européen. Tant de souvenirs, de pensées et d'espoirs en commun! Pourtant la Suède reste nimbée d'une auréole mythique. Peut-être parce qu'elle est une marche lointaine et isolée, aux confins de notre terre, sur le toit du monde, et si vaste qu'il est aussi difficile de la connaître et d'en saisir l'âme secrète, contradictoire et mouvante, que celle de son peuple. Terre fertile en légendes, depuis toujours. Les trop fameuses «brumes nordiques» grouillent d'une vie mythologique d'autant plus troublante et attractive pour des cerveaux nourris des clartés hellénolatines qu'elle constitue le contrepoids sinon l'antidote de tant de confortables certitudes. Elle est peut-être la projection nécessaire d'un obscur besoin de rêve et de dépaysement, de remise en cause des valeurs. Si elle n'existait pas, il faudrait bien l'inventer, et il semble qu'on l'invente surtout. La Suède, hors de ses frontières ou lors d'incursions rapides, est surtout l'idée que l'on s'en fait au gré de ses besoins et de ses désirs, une référence imaginaire pour mieux fonder ses vœux ou ses refus.

*HENRI BOSCO: UNE POETIQUE DU MYSTERE*, par Jean-Cléo Godin, Les Presses de l'Université de Montréal, 1968, 416 pages.

Jean-Cléo Godin, professeur au Département d'études françaises de la Faculté des lettres de l'Université de Montréal, vient de publier une intéressante étude intitulée *Henri Bosco: une poétique du mystère*.

Né à Avignon, Henri Bosco a maintenant 80 ans. Ecrivain très prolifique, ses oeuvres occupent une place importante dans la littérature française contemporaine et elles se rattachent tout particulièrement à celle de la Provence. Elles ont suscité un grand intérêt dans les milieux universitaires parce qu'elles se prêtent bien à la critique thématique, et par ailleurs elles répondent admirablement au besoin du fantastique, au goût de l'irrationnel et de l'imaginaire qui caractérisent la jeune génération. A cet égard, les livres de Bosco se rattachent plutôt à certains courants littéraires nordiques qu'à la tradition du roman français. Le mystère, affirme Bosco, est «le personnage principal de tous mes romans», et Dieu, «le personnage omniprésent».

Le sens du mystère, perception primitive et recherche obscure de la divinité, détermine donc la structure même de l'oeuvre d'Henri Bosco. Elle est une vaste rêverie de la matière, tout entière sous le signe du paradis perdu. Ainsi, dans *l'Ane Culotte*, la belle aventure de



l'enfant solitaire, née au contact de la terre, du ciel, de l'eau et des bêtes, dans ce paradis merveilleusement recréé par le vieux magicien Cyprien, tombe finalement sous l'emprise du mal qui est entré dans le monde, et l'innocence originelle ne se retrouve guère qu'au-delà d'une ascèse purificatrice. L'ambivalence de sa rêverie et de sa tentative de communion avec le monde est celle de la terre elle-même: la terre, berceau et tombeau, par laquelle Bosco retrouve les mythes anciens. C'est pourquoi les figures de Déméter et de Perséphone surgissent alternativement dans l'oeuvre, et l'écrivain évoque, à sa propre manière, les mythes de Narcisse et de Lorelei. Peut-être l'oeuvre de Bosco retrouve-t-elle ainsi un certain souffle épique, chacun des récits se présentant comme le geste de l'homme en quête de bonheur, d'innocence et de rachat. En tout homme subsiste la nostalgie de ses origines heureuses, mais seul le poète en garde un souvenir angoissé, connaissant mieux la pesanteur de son corps et les élans de son coeur. Seul le poète, illuminé et devin — voire même halluciné — est capable, dans sa rêverie, d'atteindre aux profondeurs du mythe. Seul aussi peut-il percevoir le mystère de l'homme.

En consacrant à la «poétique du mystère» la première étude d'envergure portant sur l'oeuvre d'Henri Bosco, Jean-Cléo Godin a voulu mieux faire connaître une oeuvre d'une qualité exceptionnelle. S'inspirant des méthodes proposées par Bachelard ou par Jean-Pierre Richard, l'auteur démontre la cohérence de cette oeuvre, toute imprégnée de sensibilité primitive, et la richesse du souffle poétique de ce romancier de Provence.

**LA RECHERCHE AU CANADA FRANÇAIS**, Les Presses de l'Université de Montréal, 1968, 166 pages.

Les Presses de l'Université de Montréal viennent de publier *la Recherche au Canada français*, ouvrage collectif présenté par Louis Baudouin. C'est peut-être la première fois que les sciences humaines font l'objet d'une étude d'ensemble en regard des sciences de la nature et des sciences médicales. En effet, ce livre, qui s'ouvre sur une introduction du recteur de l'Université de Montréal, M. Roger Gaudry, contient les textes des communications données au Colloque de la Section des lettres et humanités lors de la réunion annuelle de la Société royale du Canada, tenue à l'Université de Calgary du 2 au 5 juin 1968. Les participants de la Section française avaient décidé de reprendre le thème de la réunion, la recherche, vu sous l'angle du Canada français. Il en résulte un rapport très complet sur la recherche dans les universités et autres institutions du Québec, où depuis les vingt dernières années elle est devenue un sujet important grâce à des moyens accrus et à des chercheurs toujours plus nombreux.

Les auteurs des articles ont fait l'examen critique de la situation dans le domaine de leur compétence particulière, se tournant surtout vers les possibilités d'avenir et les avantages qu'apporteraient une meil-

leure organisation et une politique plus efficace de la recherche au Canada français. En effet, ces études démontrent clairement que les diverses disciplines faisant l'objet des travaux des chercheurs canadiens-français ne sont pas uniformément avantagées, les sciences physiques et naturelles, les mathématiques et la médecine l'emportant sur les sciences humaines et tout particulièrement sur les disciplines relativement récentes qui se rattachent aux sciences sociales.

Par ailleurs on sait que le taux des hommes de science canadiens-français engagés dans la recherche en général et celui des subventions qui leur sont accordés sont encore bien inférieurs par rapport aux effectifs scientifiques de l'ensemble du pays; il s'agirait dès maintenant de combler cette lacune. Ce livre, *la Recherche au Canada français*, peut certainement y contribuer par l'intérêt qu'il suscitera, non seulement parmi les chercheurs, mais aussi auprès des institutions publiques et privées et de l'industrie, dont l'appui moral et matériel est indispensable à la réussite des entreprises scientifiques d'un pays.